

Marion Heilmann (Leonard Lamb)

1971-2019

Témoignages



Enfance, douceur, dessin, peintures, lettres, térébenthine, Chanel n°19, peignoir, vert, huile, peintures à l'huile. Bordel, "la vie n'est pas un cadeau". Auditorium de Brest.

Paris, métro, odeur du métro, chambre de bonne, opéra Garnier, danse, piano, musique, Bach, musées, Botticelli, peintures, histoire de l'art, pleurs, crise, pleurs, rébellion, papa, pleurs, amour, reins, douleur, hôpital, huîtres, agonie, hôpital, hôpital des armées, agonie, hurlement.

Australie, Canberra, éloignement, admiration, amour, Madrid, Segovia, Casa de Velazquez, chocolate con churros.

Shoah, judaïsme, Vichy, culpabilité, nausées, Histoire, passé, nausées, Garouste.

Pistolet à colle, punk, Kergavarec, autorité, le bien, le mal, le beau, le noir, le blanc, les paillettes, amour.

Nager, Lanildut, bain de mer, vagues, nager, eau froide, glaciale, le sel sur la peau, bulldozer, joie, rires, Penfoul, Lampaul, paradis, joie, Lampaul.

Maman, amour, Lanildut, vélo, marche, foncer, vitesse, l'océan, froideur, mélancolie, tristesse, chaos, roulées, fumer, balcon, fumer, encore fumer, mégots.

Mouka, chats, agneaux, poissons, les Animals, Chalmessin, ton paradis, distance lointaine, doutes, sourire, lumière, le noir, tristesse, joie.

La mort, le suicide, les rires, les rires des enfants, joie, sœurs, deux sœurs, trois frères.

Anglais, russe, espagnol, déraison, regard, exemple, lumière, sensible, blanc, noir, doré, vie, mort, tu as choisi la mort, l'or. À jamais. Tu es heureuse. Au paradis de cette terre plate. Douleur éternelle.

Nager dans l'eau froide avec toi. Fumer et retrouver les vagues. Prendre les embruns et le vent en pleine face. Tu es ce vent de cette côte sauvage. Puissant. Parfois violent. Si doux et chaud aussi.

Se pendre.

Se persuader que tu aies trouvé le bonheur. Douleur.

Pauline Heilmann

Marion était le soleil lui-même qui vous prend par la main et détord l'échine qui se serait habituée à fléchir. Dans sa lumière, toute courtoisie s'évanouissait et chacun traversait l'exposition à soi-même. Pourvu qu'il sache profiter de sa bienveillance sans pitié, tout corps y était rappelé au devoir de mettre en œuvre sa puissance propre, qu'elle se livre passage par la bouche, les yeux ou les pieds, les mains ou les doigts ; sans excuse qui vaille plus, et plongé dans l'évidence d'être le frère de l'or et la sœur de toutes les couleurs.

Ce soleil qui souvent déjà a disparu ne mourra pas.

David Michel-Pajus

mots, souvenirs
précis, dilués
sans fin, répétitifs
rouges, blancs, noirs
volontaires et infinis
rattachés, détachés, liés
attentifs
silencieux
incantatoires
feuillus, noyés
étouffés, cachés

déterminés
minuscules
tenaces
envahissants
exigeants
fascinants
obsessionnels
multipliés
lourds, partagés
figés, transparents
mondes
douleurs
images où se perdre

Marianne Caron-Montely

Хочешь, расскажу тебе свой сон?
Сядь спокойно, чай налей и слушай...
Я во сне на свой пустой балкон,
Как белье, развешивала душу.
Но с веревки сорвалась душа,
Резвой птицей белой заметалась.
И надежды все мои круша,
Улетела... и не попрощалась...

Алла Рыженко

*Veux-tu que je te raconte mon rêve ?
Assieds-toi, sers-toi du thé et écoute...
Dans ce rêve, tel le linge, j'étais mon âme sur un balcon vide,
Mais il se décrocha de la corde,
Tel un vif oiseau blanc se précipita dans le ciel.
Et en cassant tous mes rêves s'envola sans dire au revoir...*

Alla Ryzhenko

« La Russie est mon amour et mon rêve éternel » – tel était ton dernier sms, mon élève, mon amie.

L'amour, le rêve, l'âme et l'art – telle était, est et sera toujours pour moi, l'artiste Leonard Lamb.

Irina Roudina

Je t'ai connue enfant, frondeuse, rieuse, décidée, sans peur.
Je t'ai connue adolescente, rebelle, forte, charmeuse et charmante malgré toi. Tes yeux verts.
Courageuse, joyeuse, déterminée.
Je t'ai connue jeune fille, rieuse et décidée, instinctive, courageuse, libre et déterminée. Drôle.
Tant de fous rires, la mer, nos baignades glacées...
Je t'ai connue jeune femme, profonde, joyeuse, passionnée, enflammée, déterminée.
Je t'ai connue femme, exigeante, douce, généreuse, attentionnée, concentrée, mystérieuse, ascétique

et déterminée. Les rires. Et la gravité.

Je t'ai connue profondément libre, passionnée, profondément vivante et humaine, profondément aimante, profondément vraie, profondément engagée.

Je ne te connaîtrai pas femme âgée. Laquelle serais-tu devenue ?

Ton mystère restera toujours entier malgré nos quarante ans d'amitié.

Je ne comprendrai jamais ce qui t'a emportée.

Était-ce toi ? Était-ce une autre ?

Cette œuvre que tu nous laisses pourra-t-elle jamais nous éclairer ?

Tu étais encore plus qu'elle...

À toi María, Mirto, Marí, Marion, mon amie.

Marion de la Taille

Re : ... tu m'intéresses !

My dear Léneud,

за работы !

hérisson neige baleine

dentelles, moules

pigments

colle

menthe crépue

Menthe crépue !

sourcils

renards

résine

goémon

hêtres, érables

sucre

ongles, sel

ânes

hermine

sable

fougères

plumes

acacia

ardoise

bélier

vagues

gaperon

Love and granite,

Agnes

[Morvan Perroncel]

Un corps noir s'avance et s'allonge sur un tableau blanc, comme une pâte molle qui durcit au contact des mots et tente de les adoucir sur la toile rigide. Comme un être accompli au bord d'un précipice.

Alors, voici.

Leonard Lamb est un lion à la crinière fauve qui ne se prélasse pas et ne rugit jamais. Il s'allonge sur le ventre et, dressé sur ses pattes du levant, trace avec ses griffes, sur un sol de cendres, les lignes de vie de la nature en fête.

Leonard Lamb est un fœtus au sexe minuscule et au crâne rasé qui flotte dans le monde comme un ange déchu, les yeux écarquillés et même parfois rieurs devant les abominations sanglantes de nos grandes personnes.

Leonard Lamb est un sexe dressé qui doucement décharge de petites gouttes de sang noir et glacé dans l'espace infini afin de dire son amour à la terre infertile.

Leonard Lamb est une fumée bleue qui asphyxie le monde pour nous faire sentir le chant doux et strident des bêtes qu'on égorge.

Leonard Lamb est une putain offerte aux quatre vents qui arpente le monde de son pas décidé et qui parfois s'envole avec un pinceau minuscule pour refaire les yeux du dieu aveugle et vain.

Leonard Lamb est une machine de guerre légère et silencieuse qui tire de ses doigts colorés les ficelles de soie des pantins innocents.

Leonard Lamb est un poisson des profondeurs au visage acéré qui ouvre grand sa gueule pour manger les enfants avant qu'il soit trop tard.

Leonard Lamb est un enfant docile qui creuse des tranchées pour faire danser les ossements blanchis des ancêtres heureusement disparus.

Leonard Lamb est un piano noirci qui bastonne ses chicots pour montrer ses dents blanches à tous les sourds et les malentendants.

Leonard Lamb est un chant composé d'or et de vert azuré capable de donner vie à tous les arbres morts.

Leonard Lamb est une mante religieuse accrochée à sa branche, immobile comme l'aiguille d'un métronome en grève, qui écoute le vent, les nuages, le soleil et la pluie, et qui attend l'amour.

Leonard Lamb est tout cela à la fois, et d'autres choses encore, que nous n'avons jamais su voir, que nous ne verrons plus.

C'est bien fait pour nous.

Maxime Dury

Marion Heilmann, de bout en bout

*Thought and affliction, passion, hell itself
She turns to favour and to prettiness
Hamlet, IV, 5, 187-188*

1. Marion Heilmann ne fut d'abord pour moi qu'un nom. Ou plutôt, un prénom, un bout de nom : Marion.

C'était un soir de 1990, sur un de ces ponts parisiens qui surplombent la Seine. Mon ami Alexandre m'entretint de la jeune femme qui l'intriguait, l'impressionnait, l'attirait depuis quelques années déjà, et qu'il devait bientôt revoir à Paris. Dans le récit qu'il me fit, dans ses yeux brillants traversés d'étoiles, dans le ton à la fois ému et assuré de sa voix, j'entendis qu'il savait. *She was the one. The chosen one. The choosing one.* L'espérance formulée (celle de retrouvailles, d'un rapprochement plus décisif), avait déjà les accents de l'évidence, le mélange de certitude et de fièvre qui habitait alors mon ami ne le quitterait plus, pendant les trente années ou presque qui suivirent.

C'est qu'un matin d'avril, un beau cavalier pâle,
Un pauvre fou, s'assit muet à tes genoux !

À ce bout de nom, à cette image, forgée par les mots rêveurs et emportés d'Alexandre, se sont ajoutés, au fil des années, au fil des rencontres, d'autres images, d'autres bouts de réalité, composant à mes yeux reconnaissants le possible visage d'un être, à nul autre pareil.

2. La première fois que je vis Marion, ce fut, je m'en étonne encore, en 1991 dans un « Pomme de pain » parisien du 6^e arrondissement : petit bout de femme travaillant au milieu de grands employés, de machines imposantes et du fourmillement des clients empressés. Ne vous y trompez pas : Marion n'avait rien de la pauvre petite chose explorée ou de l'artiste évanescence perdue au milieu de l'humanité commune et de la vie matérielle. Dans un bar alternatif ou sur la place d'un marché, entourée d'enfants ou d'une troupe de théâtre, elle s'activait, s'occupait, faisait exister un espace où vivre. Vie pratique / vie intellectuelle, matière / esprit : ces oppositions ne semblaient guère importer à ses yeux. Marion, admirable grand écart, tenait les deux bouts, dans un monde où tout – notre corps, l'organisation sociale, les idéologies... – invite à choisir son camp. La croyait-on tout entière vouée à son art, en quête d'une radicale solitude ? On la découvrait sociable, liée à sa famille, à ses amis, à un ensemble de petits mondes qu'on ignorait. Fallait-il tisser des liens pour échapper à l'enfermement sur soi, ou l'art requérait-il à ses yeux le collectif ? Je ne sais, mais il arrivait que Marion travaille au milieu des autres, *avec* les autres, *pour* les autres, *sur* les autres, comme elle travaillait sur elle et sur le monde, enjouée et engagée. Une des dernières fois que je la vis (était-on en 2016 ?), elle initia au dessin mes enfants en visite à Chalmessin, avec le doux sérieux d'une enseignante, avant de les transporter en brouette, joyeux, littéralement ravis, à travers le jardin. Même sérieux, même excitation, dans le jeu et dans l'exercice. À son contact, ne s'imprégnait-on pas de cette idée, si difficile à entendre, qu'il fallait travailler à être, inlassablement, qu'il n'y avait d'être qu'*au travail*. Mais ce travail pouvait être parfois, aussi, un jeu.

3. Fin des années 1990, sur la côte bretonne, un jour de printemps : alors que trois amis – vous en souvenez-vous, Morvan et Alexandre ? – dramatisent leur lente entrée dans l'eau si froide, avant que de célébrer leur courage retrouvé en une mâle accolade, Marion a déjà plongé, décidée, décisive, fendant discrètement ces flots peu hospitaliers, jeune femme à la mer, poisson dans l'eau. Marion, plus tard, rose aux joues, qui marche dans la campagne dijonnaise, Marion ouvrant la voie, découvrant les sentiers au cœur de la forêt, sans peur et sans regret, mystérieusement accordée à la nature environnante. Dans sa manière de parler, on retrouvait cette force des commencements. Avec Marion, on trouvait à qui parler. Devant une audience parfois décontenancée, elle lançait, abrupte, une idée paradoxale, elle affirmait, souveraine, une opinion, emportant un petit bout du monde dans

son élan, dans sa prise de parole, que suivait parfois un bref éclat de rire, petites rides au coin de ses yeux verts. Comme une conscience de son pouvoir de dérangement, une manière d'atténuer la force de l'envoi. Mais toujours ses mots, son mouvement, faisaient voir ou entendre autre chose, faisaient trembler les fâcheux. Je ne saurais mieux le dire : Marion avait une parole qui tranche et qui dénoue, comme celle des enfants, des prophètes ou des sages. Une parole émanant d'elle, et de personne d'autre, et pourtant comme venue d'ailleurs.

Les nénuphars froissés soupirent autour d'elle;
Elle éveille parfois, dans un aune qui dort,
Quelque nid, d'où s'échappe un petit frisson d'aile :
– Un chant mystérieux tombe des astres d'or.

4. Marion et Alexandre, ensemble, ont voyagé : Paris, l'Australie, la Bretagne, la Bourgogne... Et puis Madrid, à la fin des années 90. Je passe un week-end, là-bas, dans leur appartement de la casa Velázquez. Nous parcourons la ville en tous sens, de musées en jardins, de cafés en ateliers d'artistes, et le soir mes amis généreux me permettent de fêter chez eux la Havdala, qui marque la sortie du Chabbat. Bien des gens se seraient effarouchés de ces « gestes » inconnus (éclairer ces ongles à la lueur d'une bougie, aspirer la senteur d'une plante...), auraient jugé d'un autre âge ces pratiques sanctifiantes, gentiment indifférents ou sourdement hostiles. Pas Marion, attentive et précise, saisissant immédiatement ce dont il était question : emporter du Chabbat un parfum apaisant, un goût enivrant, un éclat de lumière, avant d'entrer de nouveau dans la succession des travaux et des jours. Elle avait *entendu*, sensible à cette présence concrète d'un monde qu'elle retrouvait dans la Bible. Nul concept désincarné en ces pages, comme dans les encres aux motifs bibliques qu'elle avait bien voulu réaliser pour éclairer les tables de notre mariage, à Leila et à moi. Marches dans le désert de bergers en quête d'eau, danses joyeuses, larmes d'une reine (Esther), boîtement d'un homme (Jacob), chevelure d'un roi, David, auquel elle était si sensible : voilà ce qu'elle trouvait dans ce livre ; des manières de vivre, des actions, qui faisaient accéder en même temps à l'ordre même de la réalité. Incarnation et intellection tout ensemble. Marion le sentait, je crois : éprouver le sens du « comment » pouvait emporter la question du « pourquoi ». Unique question, peut-être, des vrais artistes : comment faire ?

5. Il faut dire que Marion ne faisait jamais les choses à moitié. Je l'ai constaté tant de fois, au cours des années : s'intéressait-elle à un auteur, écrivain ou cinéaste ? Aussitôt la voilà qui lisait ou voyait l'intégralité de son œuvre. La musique d'une langue, par exemple le russe, l'esprit d'un monde la charmaient-elle ? Il lui fallait lire poètes et romanciers russes, en réciter les textes, inlassablement, s'imprégner de la langue, et aller là-bas, sur place, pour faire l'expérience de la vie russe et des russes. Était-elle frappée par un spectacle, une activité (sport ou art, figure politique ou mouvement social) ? Elle devait en pénétrer le sens, et aller au bout, tout au bout. « Sur-vivante », elle traversait les activités, comme Jacob traverse le gué de Jaboc, en épuisait tous les aspects et repartait ailleurs, quand nous autres, vivants à demi-morts, restions à mi-chemin, au milieu du gué.

– C'est que les vents tombant des grands monts de Norvège
T'avaient parlé tout bas de l'âpre liberté ;

6. Et puis il y avait son art, ses œuvres, au cœur de sa vie, du monde qu'elle construisait avec Alexandre. Vastes tableaux ou petites encres, peintures ou dessins, petits films ou spectacles de théâtre, décors ou marionnettes... : Marion, impressionnante, passait d'un médium à un autre. Je me souviens, bien sûr, des expositions et des vernissages, qui scandaient régulièrement sa vie, depuis plus de vingt ans. Elle y apparaissait, à l'entrée des salles investies, à la fois excitée, active et vaguement rebutée par les débauches de mondanité qu'imposait l'exercice. J'aimais de son art que tout y soit « dé-mesuré », non soumis à la mesure commune : immenses aplats parfois, masques ou costumes imposants, répétition de formes réduites dessinant un monde d'ensembles en tension,

grappes de petites créatures occupant l'espace, bouts d'homme dans un grand Tout. Ce n'était pas un art primitif, non, mais un art de la ligne claire et de l'unification. J'aimais sa littéralité, sa manière de prendre les choses au pied de la lettre, sans lourd symbolisme ou fausse concrétude. J'aimais que ses dessins et ses peintures traversent et déposent les différences inessentiels, que ses petits personnages, par exemple soient privés de cheveux, de territoires déterminés, d'intériorité visible, ne signifiant d'autre appartenance qu'au monde de l'œuvre. J'aimais ses compositions, les machineries qu'elle élaborait, avec précision, minutie, nous plongeant au cœur d'un tourbillon de figures, face à l'existence nue des éléments du monde ou dans le cercle ordonné des différents niveaux de la réalité, comme si le partage de l'étendue du tableau était une manière de cartographie en relief du réel. L'art de Marion m'apparaissait profondément centripète, si je puis dire. Elle semblait y convoquer tout, les phrases, les idées, les matières, les événements, les êtres qui l'avaient marquée, qu'elle avait rencontrés. Elle semblait, surtout, par la condensation des formes et leur pouvoir de suggestion, faire entrer tout l'univers dans ses tableaux. Cet art de l'image et du trait allait sans dire, et nous invitait à aller y voir. À nous de voir.

C'est qu'un souffle, tordant ta grande chevelure,
A ton esprit rêveur portait d'étranges bruits;
Que ton cœur écoutait le chant de la Nature
Dans les plaintes de l'arbre et les soupirs des nuits;

7. Qu'en penserait Marion ? Ou plutôt, comment avait-elle vécu cette œuvre, ce phénomène, cet événement ; qu'en aurait-elle fait, dans son existence intense ? Plus d'une fois, il m'est arrivé de me poser ces questions, comme si Marion était un point de référence, était l'incarnation d'une forme de vie haute et exigeante. Elle ne transigeait pas, moralement, politiquement, socialement. Je l'imaginai parfois dans l'air raréfié de son atelier, au milieu des mots des écrivains, des notes de musique classique, des couleurs et des matières, droite, innocente, tendue vers les hauteurs. Hauteurs presque asphyxiantes parfois : je ne l'ai jamais entendue parler de ses sentiments, de ses failles ou angoisses éventuelles, de ce qui fait l'ordinaire des vies ordinaires. Créature rimbaldienne, Marion un jour se réveillait autre, et substituait une activité à une autre, un intérêt à un autre. Mais ce n'était pas là versatilité ou simple lassitude. On le sentait, il s'agissait de creuser la question que lui posait cette réalité, pour y découvrir la forme d'une question plus profonde encore, avec une constance que rien ne démentait. Exigeante, dans la lutte, oui, comme Jacob, à qui elle me faisait penser, entre les choses et les essences pour élever des formes. Marion creusait et dressait. Chaque être a son lieu : les hauteurs et les profondeurs furent le sien.

8. Je ne la voyais plus que de loin en loin, ces dernières années. Il n'était pas toujours facile de se tenir à la hauteur de son engagement, de son mouvement ; on ne voulait pas la détourner de ses tâches. Et puis, peut-être lui fallait-il rester un peu plus longuement dans ses tentes, ou moins se compromettre avec la réalité ? Jusqu'au non, à la rupture. Est-ce que le monde, parfois, se venge ? De la beauté qu'on lui a arrachée, de l'exigence qu'on lui a opposée ? Était-elle à bout ? Fatiguée de porter les autres ? Arrivée au bout ? Heureuse d'avoir passé le relais ? Il serait terriblement indécent de prétendre répondre à ces questions. « L'art vole autour de la vérité avec la volonté bien installée de ne pas se brûler », a écrit Kafka quelque part. Oui, mais elle, tel un papillon assoiffé de lumière, était prête à se brûler. Et Marion nous a laissés. Elle nous a laissés avec nos larmes et nos regrets, avec des petits bouts d'elle et de son œuvre, denses réseaux de présences. Mais si le monde continue de voir ce que ses yeux et ses mains ont vu, alors n'ont pris fin que ses jours et non ce qu'elle fut.

Si j'ai parsemé cette évocation de quelques vers d'un poème rimbaldien consacré à l'Ophélie de Shakespeare, c'est pour l'air de ressemblance que je perçois vaguement, et c'est que Marion, comme tombée d'un autre monde, est de ces êtres qui appellent la poésie. Comme si elle avait vu quelque chose de trop intense, là-bas, de l'autre côté, dans sa lutte avec l'ange. On aurait envie de

les lui adresser, ces mots du voleur de feu – à la forme interrogative :

« Ciel! Amour! Liberté! »
Était-ce cela qui l'appelait et l'entraînait ?

« Quel rêve ! »

Tu te fondais à lui comme une neige au feu :
Tes grandes visions étranglaient ta parole
–Et l'infini terrible effara ton œil bleu !

Mais non, je préfère retracer autrement la manière dont à mes yeux elle traversait l'existence, à l'aide des mots naïfs et un peu niais d'une de ces chansons pour enfants, qu'elle aurait sûrement détestée. Les voilà, malgré tout :

Marion Tourbillon tombée le nez sur le gazon
A dérangé la coccinelle qui se faisait sécher les ailes
A bousculé le hanneton marron

Tourbillonne, tourbillonne, tourbillonne Marion

Marion Tourbillon tombée de la lune en rayon
à ses oreilles deux étoiles
La voie lactée a fait un voile
Qui s'enroule après son chignon en rond

Tourbillonne, tourbillonne, tourbillonne Marion

C'est ainsi que je voudrais m'en souvenir : comme cet être qui unissait le ciel et la terre, s'élevant à la force de son mouvement au-dessus de la matière et du vide ; comme un tourbillon, maîtrisé et fécond, de regards et de rires, de gestes et de pensées, de figures et de formes, de bout en bout. Et un tourbillon, cela ne s'arrête pas. Marion Heilmann n'a pas fini de tourbillonner.

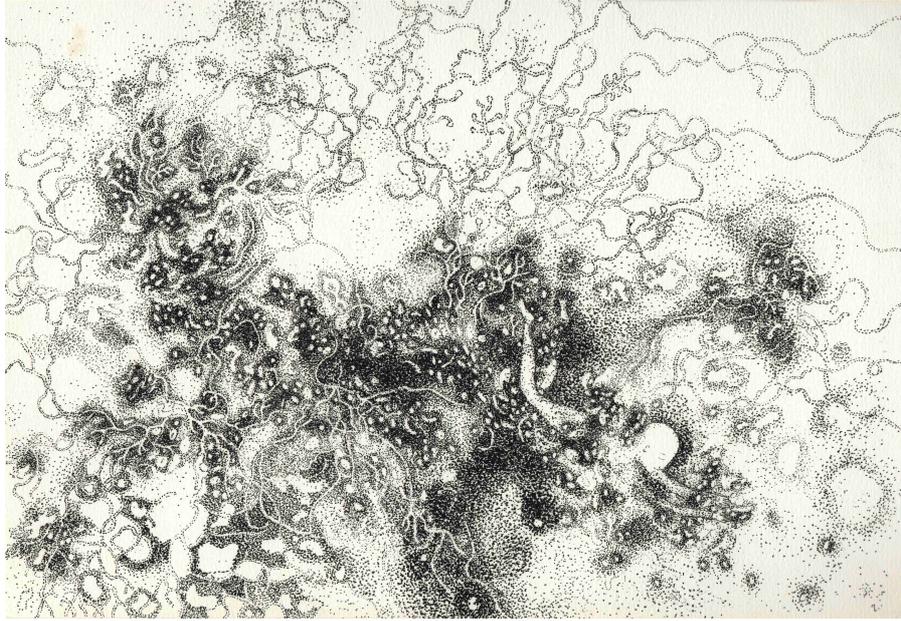
Jacques-David Ebguy

Égrener la page blanche de points d'encre noire. Doigts agiles, regard tourné vers l'intérieur. Aller boire à la source cachée. Dérouler le fil. Milliers de ruisseaux irriguant l'espace. Penché sur l'extrême, le ténu, l'infiniment petit/grand ; attentive – aux flux, aux fluides, aux mouvements du monde. Les petits, les infimes. « Le sol sur lequel on se tient est tout petit. »

Isabelle Geoffroy-Dechaume

Tu travailles jour et nuit ; alors que tes collègues les fourmis, les chênes et les cailloux cherchent l'ombre. Tu connais leurs astuces ; tu souris de leurs trucs, tu leur donnes à boire dans la fatigue, tu es toujours avec eux.

Timothée Ingen-Housz



On dit : « lorsqu'on meurt, le corps reste, l'âme monte au ciel ». Chez l'artiste, le corps monte, l'âme reste sur terre.

Marion Heilmann
(Leonard Lamb)